

BIBLIO

L'autre versant,
de Albert Ayguesparse

Poèmes 1993-1996, suivis d'un entretien inédit avec Jean-Luc Wauthier (1982), Châtelineau, Le Taillis Pré, 2001, 82 pages.

La vie bien remplie d'Albert Ayguesparse (1900-1996) a été marquée par une fidélité à toute épreuve aux lieux, aux personnes, aux amitiés et aux engagements. Poète, romancier, nouvelliste critique littéraire, il fut aussi un remarquable épistolier, qui entretenait avec tous les auteurs de la revue qu'il fonda et anima de 1945 à 1991 des relations sincères et dénuées de toute arrière-pensée carriériste. Il n'y a guère d'auteur belge, né entre 1900 et 1960, à qui il n'offrit quelques pages dans *Marginales*, et, pour les plus jeunes, le banc d'une première publication.

Avec une égale et émouvante fidélité, Jean-Luc Wauthier et

son éditeur, Yves Namur (Le Taillis Pré), publient ces jours-ci ce qui sera peut-être le tout dernier livre de ce personnage essentiel dans l'histoire de nos lettres : quelques poèmes inédits, suivis d'un long entretien réalisé par Wauthier, en 1982, au domicile même de la rue Marconi, que tous les familiers d'Ayguesparse ne peuvent évoquer sans émotion. La frappe des poèmes demeure reconnaissable. Textes assez brefs, assez âpres aussi, où la sourde inquiétude métaphysique s'exprime avec émotion, jamais avec pathos.

Quant à la conversation menée par les deux écrivains, elle demeure passionnante de bout en bout. Ayguesparse, dont la modestie n'a d'égale qu'une immense culture, propose sa vision du « métier » de poète et de romancier. La lecture de ces pages, auxquelles Jean-Luc Wauthier a su conserver un ton

de familiarité de bon aloi, peut soulever ça et là des résistances... Qu'importe ! Notre désir d'entrer dans le débat atteste avant tout l'inépuisable jeunesse du grand romancier, ici magnifiquement servi par un vrai lecteur de son œuvre (ils deviennent hélas bien trop rares). Plus qu'un témoignage, ce livre permet d'entrer en littérature. C'était, après tout, le meilleur hommage à rendre à ce grand serviteur de nos lettres.

Le livre des apparences,
de Yves Namur

Paris, éditions Lettres Vives (collection « Terre de poésie »), 2001, 91 pages.

Sur les pages ouvertes du dernier livre d'Yves Namur, la lumière d'un dimanche de juin trop pluvieux fait soudainement une embellie et je lève les yeux. Devant moi, par la fenêtre, apparaissent des arbres encore tour-

BIBLIO

mentés par le vent ; mes yeux retournent au poème : « Peut-être serait-ce même là / Que se tiendrait l'arbre vert, / Et tout le poids de mon ignorance ? »

« Là » et là « peut-être », en effet, car l'incertitude d'un vide vient creuser les signes de la page et contourner les branches hors du texte. Et cependant, plus on avance dans la lecture, plus on saisit que l'œuvre de Namur se tient en éveil, pour redonner droit de cité au vieil ébahissement et à la vieille jouissance de lire. La nouvelle demeure fraîche, malgré des siècles d'alphabétisation, fraîche comme un verre d'eau, pure comme lui, mais aussi bien troublante : les mots que l'on écrit sur une page sont plus que des mots. Et le « réel », ce concept né des livres, s'en trouve bouleversé : « Oserais-je encore me retourner vers ce "moi-même" ? / Poser un regard / — Ne serait-ce qu'un instant / — Sur cette forme informe dont je suis fait, / Dont je suis le dépositaire ? »

Le temps est donc passé des révoltes cambrées ou des coups de boutoir aveugles portés contre la paroi (c'est un titre de Guil-

levic), qui nous priverait d'exister. Yves Namur reçoit sa fragile consistance d'on ne sait quoi, d'on ne sait qui ; d'une « Merveille », comme il dit. Dépositaire et ignorant, mais réconcilié avec ce curieux destin de vivre, c'est-à-dire de lire, d'écrire, de regarder et de laisser parler en soi la stupeur, il décline désormais des poèmes à l'aide de la vraie naïveté, qui est toujours terrible. Ses poèmes sont simplement écrits et doucement articulés dans la syntaxe la plus ordinaire. Non, certes, pour jouer de la séduction infantile, mais pour rejoindre les premiers écarquillements de l'âme, pour retrouver le temps des vraies perceptions métaphysiques : « Cela dans lequel nous sommes emmurés / Depuis la nuit de l'ange déchiré »

Et « cela », cependant, qu'Yves Namur laisse vivre en lui, dans son livre et en nous.

**Morceaux de ciel,
presque rien,
de Claude Esteban**

Paris, Gallimard,
2001, 182 pages

Qu'est-ce qu'une voix ?

Quelqu'un chuchote derrière le paravent des apparences et, d'emblée, parce que le monde est regardé, parce que les mots qui disent le monde sont à leur tour passés au crible de la plus fine observation, voici qu'une vérité émerge du réel : « J'aime une abeille, est-ce trop, j'écoute / le bruit d'un pétale qui tombe »

Claude Esteban, qui a aussi beaucoup écrit sur les peintres, sait qu'on ne trouve sa voix propre qu'après s'être longuement exercé au regard et à l'écoute. Alors, un tremblement rejoint la nature intime. Il offre au poème ses harmoniques et le poème peut éclore, s'envoler dans le souffle, dans le « presque rien » qui rejoindra le ciel, à condition d'y accorder assez d'attention et de distraction conjuguées. Comme l'écrivait André Dhôtel, à propos de Jean Follain : « L'imperceptible et l'insignifiant deviennent la clé du royaume. »

BIBLIO

On s'émerveillera donc d'abord de la légèreté d'Esteban. Celle-ci n'est ni futilité ni étourderie. Le poète, qui nous donna en 1989 une inoubliable *Élégie de la mort violente* (chez Flammarion), a parcouru et parcourt encore tous les chemins du deuil, de l'absence et du chagrin. Mais il a su aussi accueillir l'étrange grâce que déposent en nous les grandes épreuves et il connaît, pour en avoir longuement muri les enjeux, la vraie force des paroles prononcées à voix basse : « Ne crie pas, non, ne / crie pas, si tu cries, quelque chose / va mourir [...] ».

Et même, quelquefois, son poème se fait chanson aux rimes éloquentes, se fait astucieux, effleuré par l'humour, ou simplement narratif, quand il convoque les mêmes personnages de page en page. C'est que Claude Esteban est un homme libre. L'expérience de la pauvreté et de la fragilité, accueille aussi l'étrange munificence du monde créé. À contrario des convenances, le poète expérimente que la douceur est possession, qu'elle vient à bout de

tout et nous conduit au bord de nous-mêmes, dans ces « morceaux de ciel » qu'elle seule rend accessible.

État de fait, de Jean-Marie Corbusier

Châtelineau, *Le Tailli Pré*, 2000, 113 pages.

Faut-il seulement lire aux éclats ? L'expression est de Daniel Sibony et on pourrait l'appliquer un peu hâtivement à l'œuvre déjà ample de Jean-Marie Corbusier. Mais je résiste. D'abord, parce que l'éclatement caractérise à ce point notre univers mental qu'il est devenu banal d'en faire un supposé métaphysique (où Dieu serait néant ou trace, c'est selon, et le poème simple reflet d'une étoile morte). Dès lors, l'apparence dispersée que prend certains poèmes ne comblerait aucune attente et se priverait même de toute pertinence. À leur lecture, on ne percevrait plus que la petite rengaine de l'indicible... et à quoi bon ?

Mais Jean-Marie Corbusier construit un livre. En outre — ce détail a son poids —, il l'adresse « à l'insoup-

çonnée »... et « cherche un visage / dans l'épaisseur du temps ». Il s'agit donc de ne pas récuser l'amour et tout autant de ne pas le nommer trop tôt. L'affaire prend alors un tour bien singulier. « La neige / réchauffe la neige. » (p. 31) « Je n'attends rien / J'attends. » (p. 31) Rien ne se réduit, rien n'augmente. On pointe bien, mais, certes dans l'infime, un état de fait.

Voilà donc le poète en embuscade. « La vocation de la poésie n'est-elle pas de faire qu'un instant de l'être devienne inoubliable ? », a écrit Jean-François Grégoire. Si Corbusier serre son attente au point de raréfier les mots de son poème, ce n'est plus pour casser la gangue du sens, mais pour surprendre ces instants-là. On se tient dans l'avant-poème et on y surprend même du bonheur. Quelque chose s'éveille. La vigilance demeure, innommée, le maître mot de l'aventure, comme suggère le tout dernier poème du livre : quelques points sur une page blanche... Ils pourraient présager une venue. On attend.

Lucien Noullez